

different/next : des soirées avec un côté extra

À la fin des années 1990, Luc Calis et Pierre Marino-Smette ont constaté qu'il y avait une réelle demande pour des soirées LGBT alternatives à Bruxelles. Voici l'histoire de Different et Next.

une même culture musicale variée

"Je travaillais chez Arlequin", raconte Luc, "un magasin de disques d'occasion que j'avais repris avec un ami au milieu des années 1980. Je sortais beaucoup, surtout à Gand et à Anvers, dans les soirées de Verkeerd Geparkeerd à Gand et celles du Waalse Kaai à Anvers. À l'époque, de nombreux 'personnages' y sortaient, comme Tom Lanoye ou l'homme nu avec une chaussette sur le sexe. C'étaient des soirées avec une musique très variée, comme il n'en existait pas à Bruxelles où il y avait d'ailleurs très peu de soirées LGBT, à part parfois à l'Ancienne Belgique ou à la VUB. Chose très importante: à Gand et à Anvers, il y avait des femmes. Ces soirées étaient très mixtes, ce qui n'était pas vraiment le cas à Bruxelles.

À la fin des années 1980, début 1990, il y a eu un glissement vers la house et le techno et ces soirées sont devenues très monoculturelles. D'autre part, il y avait également cette culture des muscle queens avec ces corps très formatés dans laquelle je ne me retrouvais pas. Mais les soirées originelles de Gand et d'Anvers étaient effectivement un peu des modèles: plus inclusives avec une musique très variée. Mon idéal, je dirais.

Un jour, Pierre est venu travailler dans le magasin pour dépanner un collègue. C'est comme ça qu'on s'est rencontré. On habitait le même quartier, à la Porte de Namur. Il n'était pas encore out et pour moi c'était juste un garçon qui venait faire un remplacement."

"À Liège, ma ville natale, c'était pareil", clarifie Pierre: "À la fin des années 1980, je sortais à La Chapelle, une discothèque où il y avait une programmation excessivement éclectique, allant du rock au funk en passant par les débuts de la musique électronique, le hip hop, etc. Finalement, on était tous les deux à des endroits et à des âges différents, mais on a été bercés par la même culture musicale variée. Une fois arrivé à Bruxelles, je n'étais effectivement pas encore out, parce que moi-même, je ne savais pas ce que je voulais. Ce n'est qu'à l'âge de 24 ans que j'ai eu ma première histoire avec un de mes amis. Je savais qu'il était gay et je me suis dit 'pourquoi pas?' Ce n'est pas que je n'assumais pas, c'est juste que dans ma tête, je me pensais bien car j'avais eu des histoires avec des filles, et ça se passait bien. J'ai eu cette histoire pendant deux ans où on était complètement dans le placard tous les deux. Et puis un jour, on passait devant le Belgica et là, j'ai fait mon coming out devant Luc et le reste de la bande. En fait, le coming out n'a pas été trop problématique pour moi, parce que j'en avais

marre de me cacher. Le fait d'avoir un groupe d'amis, dont beaucoup habitaient près de chez moi, m'a beaucoup aidé aussi."

une vraie demande

"À la fin des années 1990, Luc et moi étions déjà DJ. On faisait plutôt des soirées d'anniversaire et des choses comme ça. Je mixais aussi pas mal au bar du Beursschouwburg et j'ai créé le premier thé dansant à Planète Chocolat.

En 1999, lorsque j'ai fait partie de l'équipe de programmation du 13e Festival du film gay et lesbien du Tels Quels, on m'a demandé d'organiser la soirée de clôture. Cela représentait quand même une grosse responsabilité. Le partenaire de Luc, qui participait aussi à la programmation du festival, m'a alors proposé de demander à Luc de coanimer la soirée avec moi et il a accepté.

Tout de suite, on s'est dit: on ne fera pas de compromis mais ce dont on a envie. Donc avec la musique qu'on aime. Cela veut dire par exemple qu'on refusait de jouer des tubes homos, du disco, de la house, ni de jouer du Mylène Farmer. Si les gens n'aimaient pas, tant pis, mais on savait que ce qu'on mixait était suffisamment varié pour pouvoir plaire.

On avait un noyau de gens – de filles et de garçons – autour de nous qui aimaient bien ça et seraient là de toute façon.

D'abord, il fallait trouver un lieu pour faire cette soirée de clôture. Je connaissais le patron du Sonik, un bar discothèque de fin de



Affiche et flyer.

nuît. Comme c'était évident qu'il y aurait du monde, il a accepté assez vite. Et le succès a dépassé toutes nos espérances. Non seulement y avait-il beaucoup de monde, mais surtout ça leur a plu! On n'était pas encore à la moitié de la soirée quand Luc et moi, on s'est regardé et on s'est dit: 'C'est vraiment cool! On devrait continuer à travailler ensemble car c'est évident qu'il y a une vraie demande.'"

d j e n p i n g - p o n g

"Deux mois plus tard, en mars 1999, on a organisé la première soirée Different. Comme le Sonik marchait moyennement, le patron a tout de suite dit oui quand on est revenu vers lui pour y organiser les soirées. On a choisi une date régulière – le premier samedi du mois – qui est restée la date de nos soirées quasiment jusqu'à la fin.

Moi, j'avais déjà mon nom de DJ, donc Piiit. Pierre était déjà pris par deux DJ à Bruxelles et à New York. Quand je suis arrivé à Bruxelles, un ami m'avait appelé 'Piet van Luik', donc Pierre de Liège. Au début, j'ai utilisé ça. Puis, quand il a fallu trouver un nom qui reste, c'est devenu Piiit. Luc n'avait pas de nom de DJ, car il ne jouait que dans des soirées plutôt informelles. Au moment où on a commencé ensemble, par



Luc et Pierre. (Photo Fred Collet)

mimétisme, il a aussi triplé sa voyelle et c'est devenu Luuuk." Comment faire une soirée avec deux DJ? Luc l'explique: "Tous les DJ ne le font pas de la même manière, mais pendant toute la période où on a travaillé ensemble, on mixait vraiment à deux, toute la soirée. On appelait ça souvent 'DJ en ping-pong'. En fait, on se voyait quelques heures avant: 'Tiens, j'ai entendu ça et j'aimerais bien passer ça'. D'un côté comme de l'autre, on se faisait découvrir des trucs. Évidemment, c'était pratique parce qu'il y avait le magasin Arlequin qui nous donnait accès à tout ce qui était plus 'ancien'. Comme les soirées ont eu du succès et qu'à l'époque les maisons de disques donnaient encore des promos aux DJ qui tournaient beaucoup, on recevait plein de nouveautés chaque semaine.

La soirée se déroulait de cette manière: on mettait un ou deux disques chacun et puis, çà donnait une idée à l'autre. On savait ce qu'on avait envie de passer, et puis il fallait juste que ça s'enchaîne bien, ce qui rendait les soirées encore plus éclectiques finalement. On n'avait en général pas trop peur de casser le mix, de dire: 'On passe à autre chose'. Si un morceau se plantait un peu, ce n'était pas grave – on en jouait un autre. Et puis les gens ont vite compris notre éclectisme. Quand il y avait un genre musical qui ne leur plaisait pas, ils allaient fumer ou boire un verre. Peu de temps après, ils retrouveraient un morceau qu'ils aimaient.

Très vite, on a proposé deux salles, ce qui nous permettait de créer une autre ambiance musicale et pas nécessairement avec un DJ. On a eu un accordéoniste par exemple. On voulait offrir plus qu'un seul DJ set."

u n e h e u r e d ' a t t e n t e
"Deux ans plus tard, suite à une erreur de partenariat, on a perdu le nom de nos soirées. Heureusement on a pu rebondir assez vite et Different est alors devenu Next. Au même moment, on a dû changer de lieu parce que le Sonik était devenu trop petit. Les derniers mois là-bas étaient un peu angoissants, parce qu'il y avait tant de monde qui attendait dehors et tant de monde à l'intérieur. On y accueillait jusqu'à 500 personnes en une soirée. C'était tellement rempli en bas et en haut que les murs dégouлинаient d'humidité.

On a déménagé à Recyclart (rue des Ursulines), mais après une très courte période de démarrage, on s'est de nouveau retrouvé avec une heure minimum d'attente à l'entrée car cela se remplissait très vite.

Quand on ouvrait les portes à 23h, il y avait déjà une file. Les gens venaient de plus en plus tôt pour être sûr de pouvoir entrer. Il y avait entre 1000 et 1200 personnes sur la nuit, et quand on a déménagé à la Raffinerie, c'était en moyenne 1500 personnes. C'est aussi pour ça qu'on a commencé à organiser des animations avec des jongleurs, des musiciens et d'autres pour faire patienter les gens qui attendaient dehors."



Manu. (Photo Luc Calis)

"Avec le changement de nom, il fallait un nouveau logo", dit Pierre. "On a alors remplacé le signe égal barré par deux flèches vers la droite. Comme pour dire 'on va de l'avant, au suivant!' Comme pour Different on a fait appel à notre amie Manu de Castillon pour le graphisme. Elle a été très importante pour nous, quasiment la troisième personne de notre histoire. Elle faisait partie de notre groupe d'ami-e-s aussi, donc pour nous, ça semblait naturel de travailler avec elle. Les photos venaient de Luc et moi. On faisait des suggestions, mais tout le traitement graphique et le design, c'est Manu qui l'a fait, comme d'ailleurs aussi pour d'autres groupes (Les Biches, Merhaba...). Très vite, on a travaillé avec des photos de flèches que j'ai prises en référence à notre logo. Je continue d'ailleurs à prendre des photos de flèches partout où je vais dans le monde."

u n e p e n s é e p l u s q u e e r
"C'est vrai que Different et Next avaient un aspect politisé", reprend Luc. "Nos ami-e-s, en général, étaient quand même plutôt des gens avec des sensibilités de gauche, et actifs-ves dans l'associatif. C'est un marqueur en fait. Donc ce qu'on faisait, ce n'était pas juste du clubbing, mais également un engagement social. Et très vite, on a réalisé qu'on avait la possibilité avec nos soirées d'être des passeurs d'information par rapport à ce qui se déroulait autour de nous. C'est pour ça qu'on a créé le magazine Come, car cela nous permettait de donner un petit coup de projecteur sur certains groupes qui faisaient du travail qu'on aimait bien.

En plus, on versait directement une partie des bénéfices – à peu près 1000 à 1200€ par mois – à des associations comme Swim4Life (BGS), Genres d'à côté (Pink Screens), la cellule LGBT d'Amnesty International, Ex Aequo et HolebiFoon, entre autres."

Mais il n'y avait pas que ça. Dans des éditos du magazine, on peut lire des phrases comme: "Dans un paysage où les nouvelles générations jouent et jonglent aux frontières des identités sexuelles, en même temps qu'aux frontières d'élanges musicaux aussi affirmés que décomplexés, la soirée Next est un parfait miroir d'un désir du temps... Celui d'ouvrir la fête gay à ceux qui ont envie d'y entrer." Ou: "nous travaillons à faire des brèches dans le milieu gay et lesbien et ouvrir celui-ci vers une certaine culture alternative 'queer'". Ou encore: "il y a une nouvelle génération qui cherche à se défaire d'une seule étiquette tout en gardant conscience de son identité", car "c'est probablement en banalisant les orientations sexuelles que l'on cessera de chercher à définir les gens par leur sexualité".

"Il y a un mouvement, une pensée plus queer qui arrive à ce moment-là aussi", confirme Luc. "C'était vraiment un mindset qui était en train de changer, une volonté d'arrêter avec ces histoires de cases et également de dire: 'gays et lesbiennes et nos amis aussi'. Next était là pour tout le monde."

"Il n'y a pas qu'une seule façon d'être gay, il y en a plein", ajoute Pierre. "Et on s'est très vite rendu compte que dans notre clientèle, on avait dès le début facilement 10% d'hétéros. Donc plutôt des alliés. Dans ce sens-là, nous, on a très vite utilisé le terme 'queer', plutôt que 'gay' et 'lesbien', à une époque où c'était un terme qui était loin d'être aussi connu et utilisé que maintenant. C'était un sujet qui émergeait à ce moment-là. Et les gens à qui cette évolution ne plaisait pas? Ils ne venaient pas."

Il ne faut pas oublier qu'il y avait des scènes différentes. La Démence par exemple – ou le Gate pour les filles. Ce n'étaient pas non plus des chapelles fermées. Si les gens préféraient un autre style de musique, plus clubbing, ils allaient là-bas et inversement.

En tout cas, on voulait faire autre chose que ce qui était proposé à cette époque-là. Ce fut aussi le cas pour notre présence à la Pride. On a participé quatre fois à la Parade. Pas pour faire de la promo – ce n'était



Monsieur et Madame Pipi (à gauche) et Gauthier faisant des lectures érotiques. (Photos Luc Calis)

pas nécessaire de toute façon – mais parce qu'on devait être là. C'était évident qu'on devait être là. C'était dans la même logique: il fallait qu'on puisse jouer notre musique. Parce que tous les chars jouaient tous le même style de musique. On n'a certainement pas révolutionné le clubbing en tant que tel, mais on a révolutionné d'une certaine manière le clubbing gay en Belgique parce qu'une telle programmation musicale n'y existait pas."

u n c ô t é e x t r a

"On aimait que les gens qui sortent soient surpris, qu'il y ait à chaque fois quelque chose de différent que ce qui se passait d'habitude en clubbing", raconte Luc, "et qu'ils puissent en parler. Quant à la musique,



on aimait faire découvrir des choses aux gens. Certains morceaux sont même devenus des tubes de nos soirées, qui n'auraient peut-être marché nulle part ailleurs. C'étaient des petits plaisirs, et une petite fierté aussi. J'étais DJ aux soirées Merhaba où je passais de la musique orientale, pop turque et Chaabi marocaine. Il nous est arrivé de jouer à Next les morceaux qui marchaient chez Merhaba: pourquoi ne pas les tester? Et ça marchait aussi.

À un moment, on a commencé à inviter d'autres DJ, soit en warm-up, soit pour jouer avec moi ou avec Pierre. Ça nous laissait l'un et l'autre la possibilité de respirer un peu et d'aller voir si tout se passait bien. Puis ça permettait aussi de donner une nouvelle fraîcheur à la programmation musicale: parfois des gens mettaient de la musique plus électronique ou dans un esprit plus funky. C'était aussi ça l'idée: proposer autre chose et se faire plaisir en jouant avec quelqu'un de nouveau.

Mais ce côté extra ne se limitait pas à la musique. On a ouvert la porte à des choses différentes pour créer une autre ambiance: des crêpes, des massages, du mini karaoké, des VJ... On n'a pas cherché à tout prix à faire des trucs comme ça, mais c'est venu naturellement. Parfois, il y avait des gens qui venaient avec des idées. Gauthier avait par exemple proposé de faire des lectures érotiques dans les toilettes.

C'est clair qu'on ne pouvait pas être DJ toute la soirée et en même temps gérer tout le reste. Mais il n'y a jamais eu de problèmes parce qu'on s'entourait de bonnes personnes – nos ami-e-s au début – qui étaient assez autonomes. C'étaient comme des petites entités économiques, comme par exemple pour le vestiaire. On a simplement dit: 'Organisez-vous pour que ce soit efficace. L'argent est pour vous et vous payez votre personnel. Cela fait une charge dont on ne doit pas s'occuper.' Ça fonctionnait plutôt bien.

Idem pour les toilettes. Monsieur et Madame Pipi, c'étaient ma sœur et son mari, qui sont des personnages très queer aussi. On ne leur a jamais dit de se déguiser ou de décorer les toilettes, mais ils l'ont fait, pendant deux ans. Ils se

sont vraiment amusés tous les mois à faire un délire visuel, avec des trucs parfois kinky, en suivant l'actualité.

Ils étaient devenus des personnages. Certaines personnes arrivaient à la soirée et allaient d'abord voir les toilettes: 'C'est quoi le délire de ce mois?' Oui, il y avait des choses très sympathiques comme ça dans lesquelles les gens se retrouvaient."

"Les VJ, comme Boutique Vézique ou Saoulmarin notamment, avaient carte blanche aussi", explique

Pierre. "Ils projetaient un mélange d'images – parfois abstraites, parfois plus explicites – avec des cassettes vidéo au début, puis via ordinateur. Si les gens n'avaient pas forcément envie de danser, ils pouvaient regarder les images. L'idée était d'habiller l'espace, tout simplement. C'était assez nouveau aussi. Un club avec juste des lumières, je trouve que c'est un peu triste. À l'étage de la Raffinerie, on avait également trouvé des systèmes pour habiller l'espace. Par exemple, on installait des guirlandes lumineuses et du plastique de chantier orange entre des plaques ondulées que le chorégraphe Thierry Smits nous avait données. On avait aussi un grand rideau de scène donné par Soulwax. On était fort connecté au monde de l'art.

En plus, on créait des décors où les gens pouvaient être pris en photo – avant Instagram, avant les selfies – qu'ils retrouvaient après sur notre site. On pouvait voir qu'il y avait vraiment une bonne ambiance. Quelque part ça faisait de la publicité aussi."



Kandy faisait le warm-up. (Photo Luc Calis)



Couverture d'un numéro du magazine.

l e p u b l i c

"Au niveau du public, il y a eu une évolution", commente Luc. "Même si on a toujours dit que c'étaient des soirées mixtes, on a quand même eu des difficultés à arriver à quelque chose qui ressemblait un peu plus à une parité. Au début, on discutait souvent sur 'comment faire pour qu'il y ait plus de femmes?' Nous, on était deux hommes. Donc, comment montrer que c'est une soirée où les femmes sont les bienvenues? Alors, on a par exemple demandé à Kandy, une DJ féminine, de faire le warm-up pour donner le signal que ce n'était pas une soirée uniquement pour les hommes. Notre magazine servait aussi à ça: dans les articles, il y avait plus de parité. Ainsi, il y a eu progressivement de plus en plus de filles. Et de plus en plus d'hétéros aussi. C'est classique: à partir du moment où une soirée devient branchée, ça attire les gens. Au début, c'étaient des hétéros ami-e-s d'homos qui venaient. Puis, il y a eu des hétéros qui venaient d'eux-mêmes.

Par contre, il y avait très peu de personnes trans, craignant sans doute de quitter leur propre safe space. Disons que notre public était de plus en plus gender fluid au fur et à mesure. C'est clair que si la soirée existait aujourd'hui, elle ressemblerait probablement aux soirées de clôture du Festival Pink Screens avec l'évolution du public. C'est juste incroyable de voir toute cette extrême diversité de tellement de gens qui viennent faire la fête et qu'on ne sait pas situer sur la carte. Moi, j'adore. Il faut tenir compte du contexte de l'époque également quand on constate qu'on avait une population très variée au niveau des âges mais malheureusement majoritairement blanche. Bon, il y avait des gens des soirées Merhaba qui venaient à Next et inversement d'ailleurs. Il y avait encore pas mal de gens qui se cachaient, c'est clair. Et ce n'était pas facile de toucher ces gens-là."

"À nos soirées, les gens venaient vraiment comme ils étaient et faisaient ce qu'ils voulaient", raconte Pierre. "Il y avait celles et ceux qui ne s'habillaient pas spécialement pour sortir, et d'autres qui étaient plus extravagant-e-s. Heureusement, la problématique des drogues ne s'est jamais présentée chez nous. Probablement parce que la clientèle était différente. Chez nous, je dirais que c'était plutôt des gens qui fumaient et buvaient de la bière. Et on n'avait pas de dark room, bien qu'il y ait eu des rumeurs, parce qu'il y a toujours des gens qui arrivent à trouver ce qu'ils cherchent."

u n é t a t d ' e s p r i t

"Déjà à l'époque de *Different*, il avait été question de créer un magazine, mais ça ne s'est pas fait. Par contre, la graine a été semée dans mon cerveau. Une fois de plus: on partait d'un terrain vierge, c'est à dire que ça n'existait pas. De la même manière qu'il n'y avait pas de soirées gaies alternatives à Bruxelles avant nous, il n'y avait pas non plus de magazines avec un même état d'esprit. Du coup, j'ai proposé de le faire pour aller encore un peu plus loin. Luc était plus occupé que moi, donc c'était surtout mon projet. Mais c'est clair que ce n'était pas possible de faire un truc énorme, parce qu'il n'y a que 24 heures dans une journée. C'est pourquoi il n'y a pas eu des tonnes de numéros.

Next était un état d'esprit avant toute chose. Avec *Come*, le magazine bilingue et bimestriel, on pouvait essayer de diffuser cet état d'esprit. Quand on lit les interviews et les différents articles, on se rend compte que cette communauté est très large et qu'il y a plein de sensibilités différentes. Maintenant ça nous paraît évident, mais à l'époque ce n'était pas du tout facile d'être complètement out et de se montrer en tant que tel. N'oubliez pas que quand on a commencé nos soirées, il fallait encore sonner pour entrer dans certains bars gays. Les gens étaient plus frileux par rapport à plein de choses. Comme les soirées, entre autres, m'avaient permis de me libérer, de me sentir plus à l'aise dans ma vie, j'avais envie de montrer qu'il y avait moyen de très bien vivre son homosexualité, qu'une autre société était possible, que les choses étaient en train de changer. C'est pourquoi on a demandé aux gens d'écrire leurs témoignages dans le magazine. Enfin, à l'arrière, on partageait notre playlist du mois. En effet, on nous demandait souvent les titres des chansons car *Shazam* n'existait pas encore.

Le magazine avait un tirage de 4000 exemplaires. Tous les mois, j'allais à Anvers, Gand, Liège... – parce que beaucoup de gens venaient de Flandre et de Wallonie – faire le tour des bars et boutiques pour distribuer les flyers et la revue. Les gens voient juste le résultat, mais c'était énormément de travail."

d é m é n a g e m e n t s

"Nos soirées à *Recyclart* étaient facilement gérables parce que beaucoup était fait par le personnel de ce centre d'art pluridisciplinaire", relate Luc. "Mais une heure de file tous les mois, ce n'était pas possible, donc il fallait qu'on trouve un espace plus grand. En même temps, notre projet était devenu trop lourd dans leur programmation. Ils étaient contents au début, parce qu'ils venaient de commencer et *Next* a mis *Recyclart* sur la carte. Mais au bout de deux ans, ils trouvaient que le poids de nos soirées était disproportionné.

Alors on est allé à *La Raffinerie*, le bâtiment de *Charleroi Danses*, mais là, il n'y avait absolument rien. Chaque mois, il fallait tout amener (la sono, la lumière, la déco,...), commander les boissons, créer les bars, etc. C'était deux jours de montage et un jour de démontage.

Certaines personnes ont réagi très négativement quand on a annoncé notre déménagement dans ce nouvel endroit à *Molenbeek*. Dans les années 1980, à part quelques exceptions, au-delà des boulevards, c'était la zone où on allait moins, surtout en tant qu'homosexuel. À un

moment donné dans les années 1990, cette zone a reculé jusqu'au canal. Donc on n'allait pas au-delà du canal. D'où ces réactions négatives: 'Je ne vais jamais aller là-bas', 'Trop loin, trop dangereux'. Sortir dans les petites heures, en petite tenue, ça ne rassurait pas. C'est pourquoi on a tout de suite lancé le party bus gratuit, qui deux fois par heure faisait le trajet de la rue du Lombard vers la Raffinerie. Bien que



Un jongleur devant *Recyclart*, pour les gens qui faisaient la file. (Photo Luc Calis)

ce fût cher, c'était un investissement à faire si on voulait rassurer les gens sur l'idée d'aller de l'autre côté du canal. Et très vite, c'est devenu un élément festif aussi, car on faisait des compilations de musique tous les mois pour mettre dans le bus.

Puis, l'histoire s'est répétée: à un moment donné, on a dû quitter *La Raffinerie*. Next était tellement une marque que ce centre avait l'impression de disparaître derrière nous. Les gens connaissaient la salle plus pour Next que pour tout le restant de leur travail. Il y avait donc une confusion d'image.

Mais où aller ensuite? Dans les années 1980-1990 à Bruxelles, il y avait beaucoup de friches urbaines, d'espaces inoccupés. À partir de 2000 ça commence vraiment à diminuer: les gens reviennent en ville, il y a la question de voisinage et tout ça commence à peser. Ça devient plus compliqué de trouver des salles: il y a des lieux alternatifs mais ils sont petits et les autres espaces sont très chers."

é n o r m e à g é r e r

"À ce moment-là, Luc s'est retiré de l'organisation", explique Pierre. "On ne s'est pas du tout fâché – on a toujours été complémentaire et dans un même état d'esprit – mais il avait son job dans le magasin, tandis que Next prenait de trop grandes proportions pour lui. On avait dit: tant qu'on s'amuse, on le fait, mais quand ça devient trop lourd, on arrête. Et à *La Raffinerie*, ça devenait énorme à gérer. Il y avait tout le personnel qui travaillait pour nous – presque une vingtaine de personnes – ce qui n'était pas rien. Tout nettoyer et déménager à six heures du matin, ça pesait.

Pour moi, c'était mon gagne-pain, au début en tout cas. Je voulais vraiment une carrière de DJ, donc il fallait que je continue les soirées. Mais, j'ai eu du mal à trouver un nouvel endroit. On l'a fait d'abord au Vaudeville, qui avait toute une histoire par rapport à la communauté gaye, mais ce n'a pas été le meilleur choix du monde car ce n'était pas la même chose, le même état d'esprit. En plus, on ne pouvait pas avoir les dates qu'on voulait, ce n'était pas le même contact avec le public et le personnel de sécurité qui nous a été imposé n'était pas du tout adapté pour nos soirées. Très vite les gens ont dit qu'ils n'aimaient pas et il a fallu trouver un autre lieu en urgence.

Thierry, le patron du Fuse et de La Démence, avec qui j'étais en très bons termes, a bien voulu dépanner en dernière minute. Et là, les gens n'ont pas compris, parce que le Fuse, c'est du clubbing classique. Cela n'a donc pas pris. Il y avait trop de pression pour moi et j'ai arrêté en mai 2006. Il ne faut pas aller contre vent et marée. C'est un peu triste car ça aurait pu finir mieux.

Les dernières soirées, j'ai perdu pas mal d'argent. Il ne faut pas oublier que Next avait un côté quand même très artisanal, je dirais. Ça fonctionnait sur des enthousiasmes. Ce n'était pas professionnel dans le sens premier du terme, avec un business model. On ne pouvait pas se permettre qu'une soirée aille moins qu'une autre, parce que sinon il fallait attendre un mois pour pouvoir récupérer l'argent. On aurait pu gagner beaucoup plus mais on ne l'a pas fait, parce qu'on a toujours voulu garder des prix très démocratiques. De toute façon, ça faisait partie de l'état d'esprit des soirées. Next devait être accessible à tout le monde.

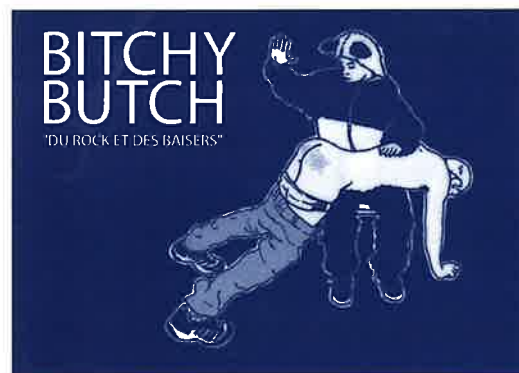
Dans le même ordre d'idées, on avait un guest list, mais pas de passe-droit. Il était normal de remercier nos partenaires et sponsors en leur offrant l'entrée mais ils devaient faire la file comme tout le monde, ce qui n'a d'ailleurs pas été apprécié par certaines personnes que nous ne citerons pas."

l e s e n f a n t s e t p e t i t s - e n f a n t s

"Next a eu un impact dans le paysage queer bruxellois", reprend Luc. "En fait, il y a tout un paquet de soirées qui y sont liées. On pourrait les appeler les enfants et puis les petits-enfants de Next. Il y a eu également des soirées qui sont nées un peu en disant: 'Ah Next fait ça, on va le faire aussi'. Ça c'est autre chose. C'était quasiment du copier-coller de ce qu'on faisait. Par contre, il y avait des gens qui étaient directement liés à nous comme Méga-Top-Biches. Au début,



c'était un site d'information pour les femmes, et puis c'est devenu une soirée mensuelle. Sylvie, qui a travaillé avec nous, disait: 'Je vais refaire ce que vous faites mais pour les femmes, c'est-à-dire une soirée organisée par des femmes mais où les hommes sont les bienvenus, et avec une grande diversité musicale. Dansez-vous français?, Bitchy Butch ou Merhaba ont vraiment aussi marqué leur époque. Ensuite des petits-enfants comme Gelatina, qui est une soirée latino disons LGBT. Mais là, on ne mentionne déjà presque plus la question LGBT. Ce sont des soirées qui se revendiquent comme ça mais ne l'annoncent plus nécessairement. C'est plus dans l'image."



"Next a ouvert la porte à d'autres après", ajoute Pierre. "Je ne dis pas que ça n'aurait peut-être jamais existé si Next n'avait pas été là. Ce serait sans doute arrivé à un moment donné. Mais on a été les premiers à montrer qu'il y avait moyen de faire des soirées alternatives, avec des garçons et des filles, et avec une programmation musicale différente. C'est une grande fierté d'avoir rendu cela possible et avoir donné de la visibilité à une certaine communauté qui était encore très peu visible. Next était aussi une vraie communauté en soi. Quand on nous en parle encore aujourd'hui, les gens nous disent qu'ils étaient heureux de venir parce qu'ils allaient y retrouver leurs potes dans une ambiance unique."

Bart Hellinck